

« Les drolatiques, horribles et épouvantables aventures de Panurge, ami de Pantagruel »

Pierre Nepveu

Numéro 27 (2), 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29320ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nepveu, P. (1983). Compte rendu de [« Les drolatiques, horribles et épouvantables aventures de Panurge, ami de Pantagruel »]. *Jeu*, (27), 148–150.

pièce, soit en l'intelligence des spectateurs. J'ai l'impression que c'est la seconde hypothèse qui est la plus probable; il y a derrière cela une prétention qui m'attriste. Mais il y a plus grave: cela confine le spectateur à une totale passivité intellectuelle. On ne laisse même pas poindre les questions: on les dicte, avec leurs réponses. On en revient à notre bonne tradition catholique où l'on interdisait aux fidèles de lire la Bible sans que le prêtre ne soit là pour en

donner la juste interprétation.

Malgré l'intention *visible* de « proposer » un changement, *Danse, p'tite désobéissance* est malheureusement un spectacle qui, tant dans ses formes que dans son discours, travaille à son insu, mais très efficacement, au maintien du statu quo.

paul lefebvre

« les drolatiques, horribles et épouvantables aventures de panurge, ami de pantagruel »

prendre rabelais à la légère

Pièce d'Antonine Maillet d'après Rabelais; mise en scène de Jean-Claude Marcus; décors de Paul Busières; costumes de François Barbeau; éclairages de Michel Beaulieu; musique de Pierick Houdy; mouvements réglés par Robert Dion. Avec Jean Besré, Jean-Jacqui Boutet, Jean Dalmain, Yves Jacques, Aurélien Jomphe, Jacques Leblanc, Léo Munger, Lénie Scoffié et Pierre Thériault. Au Théâtre du Rideau Vert, en coproduction avec le Théâtre du Trident, du 17 mars au 23 avril 1983. Le texte est publié chez Leméac, coll. « Théâtre », n° 120, 1983, 138 p.

Cette adaptation d'un choix de scènes du récit rabelaisien, centrées sur un Panurge hanté par le spectre de son éventuel cocuage et hésitant ainsi à se marier, se donne comme un « hommage au 500^e anniversaire de naissance de Rabelais ». Belle assurance, quand on sait que l'année de naissance de l'auteur du *Pantagruel* reste fort controversée et que 1494, et non 1483, est aujourd'hui pour la plupart des auteurs une date plus probable. Qu'à cela ne tienne, puisqu'on est moins soucieux ici de rigueur que de

magnifier l'événement que constitue, ou plutôt devrait constituer, cette mise en scène. S'agit-il d'une « pièce d'Antonine Maillet d'après Rabelais », comme l'annonce le programme? Ici encore, on ne s'encombre pas de scrupules, pour des raisons commerciales évidentes, alors qu'il s'agit très majoritairement du texte de Rabelais, modifié ici et là, additionné de quelques assaisonnements et d'un épilogue maison: les amis de Pantagruel naviguent jusqu'en Nouvelle-France, où la tradition gauloise et le trésor de bons mots rabelaisiens trouvent une terre où reflourir, terre où Panurge prendra enfin femme. Tant pis pour la « Dive bouteille » et sa fameuse réponse: « trinque ». Là où Rabelais laisse béant le mystère du destin, là où il pousse au plus loin sa réflexion sur la vérité, « fille du temps » mais aussi fille de l'instant, de l'inspiration, de l'origine, madame Maillet se contente de récupérer le voyage selon un schéma historique linéaire: idée reçue de l'héritage français



Panurge, ami de Pantagruel d'Antonine Maillot d'après Rabelais au Théâtre du Rideau Vert, en coproduction avec le Théâtre du Trident. Dans l'ordre habituel: Aurélien Jomphe, Jacques Leblanc, Jean Dalmain, Pierre Thériault, Lénie Scoffié et Jean Besré. Photo: Jean-Claude Hurni.

en Nouvelle-France, de la tradition-qui-
reste-vivante, etc.

À vrai dire, tout indique qu'on a travaillé vite, qu'on est allé au plus court et au plus facile. Ce ne sont pas les nombreux ajouts onomastiques québécois qui me gênent le plus, bien qu'ils rendent l'épilogue plutôt incohérent. Ainsi, «Memphrémagog», «Louis Cyr» et «Jos Montferrand», dans la généalogie de Pantagruel: en eux-mêmes, ces ajouts enrachent le texte dans la réalité populaire québécoise et sont fidèles à l'esprit rabelaisien. Mais ce travail à la pièce croit faire l'économie d'une vision d'ensemble, d'une réflexion qui aurait donné sens à l'entreprise. «Hommage» bâclé, qui oublie que Rabelais savait rire et penser. Même sur le plan ponctuel, d'ailleurs, l'adaptation a d'étranges ratés: comment croire, par exemple, que les spectateurs modernes vont comprendre le *sitio*¹ (j'ai soif) de frère Jean? Ailleurs, de nombreux passages tombent à plat, ne font rire personne, faute d'un

contexte suffisant: ainsi, la parodie par Rabelais des grandes professions de son temps (médecine, théologie, philosophie, droit), qui aurait nécessité une transposition qu'on n'a pas eu le temps de faire. Lorsque, exceptionnellement, cela a été fait, comme pour les plaidoiries incohérentes de Baisecul et Humeveines, l'effet comique touche pour une fois sa cible.

Il est clair que le metteur en scène, Jean-Claude Marcus, et les comédiens se sont amusés ferme en montant ce Rabelais. Il y a une théâtralité naturelle du texte rabelaisien, entre le théâtre de foire et Molière, il y a un côté «bande dessinée» que certains dispositifs scéniques et le

1. Le texte de la pièce montre en fait qu'Antonine Maillot a tenté ici l'adaptation du côté d'un calembour maladroit qui n'éclaircit rien:

«Frère Jean: J'ai la parole de Dieu en bouche: *Sitio!* Panurge: Vous l'entendez, l'ivrogne? Il veut encore six siaux.» (p. 37)

Même le calembour exige de la rigueur: où diable, en Touraine, en Acadie ou à Outremont, apportet-on le vin dans des «siaux»?

jeu vif, parfois trop cabotin, de Jean Besré en Panurge parviennent à rendre. L'épisode le plus réussi demeure sans doute celui de la naissance de Pantagruel, où l'on peut suivre à la trace le bébé dans le ventre de sa mère, représentée par un énorme mannequin de carton dont le ventre est de toile, avant que le nouveau-né ne surgisse finalement d'une oreille géante tenue par deux personnages. Il faudrait mentionner aussi la scène de la tempête en haute mer, alors que Panurge agrippé au mât se voue à tous les saints, tandis que le plateau pivote alternativement à droite et à gauche.

Curieusement, ces réussites et quelques autres demeurent toutefois ponctuelles. Cette mise en scène connaît à tous moments des défaillances, comme si on avait soigné davantage certaines scènes, aux dépens des autres. Le massacre des soldats de Picrochole par le frère Jean n'a pas beaucoup d'allant. D'autres scènes manquent de rythme et

sombrent dans la confusion: le plus bel exemple en étant l'épisode de Dinde-nault, le marchand de moutons, scène pourtant particulièrement théâtrale. Sans qu'on sache trop comment, le geste décisif de Panurge, jetant un mouton à la mer pour provoquer la noyade de tous les autres, se perd dans la cohue du troupeau traversant la scène en bêlant.

En somme, voilà un Rabelais qui, au mieux, produit quelques éclats de rire isolés dans un océan de médiocrité. Il y a des « hommages » qu'il vaut mieux ne pas rendre si on n'en a pas les moyens. Pourtant, cette oeuvre se prête particulièrement à un travail de mise en scène. Encore faudrait-il pour cela ne pas croire qu'on peut s'en tirer à bon compte, en prenant à la légère ce qui est profond, en vidant le rire rabelaisien de sa « substantifique moelle ».

pierre nepveu

« la mort d'un commis voyageur »

réalisme et tragédie

Pièce d'Arthur Miller; mise en scène: Claude Maher; décors: Denis Rousseau; costumes: François Barbeau; éclairages: Guy Simard. Avec Jean Duceppe, Béatrice Picard, Michel Dumont, Jean Deschênes, Roger LeBel, Victor Désy, Marcel Girard, Sophie Clément, Marc Grégoire, Louis de Santis, Louison Danis, Johanne Seymour. Production de la Compagnie Jean Duceppe, à la salle Port-Royal de la Place des Arts, du 16 février au 26 mars 1983.

La salle Port-Royal est archipleine ce soir-là, comme tous les autres soirs; on vient voir une pièce, oui, mais surtout des acteurs. Un acteur. Bien sûr que le théâtre, c'est toujours la rencontre entre un public et des acteurs; mais souvent, ce n'est pas aussi évident...

On vient voir des acteurs dans des rôles. On vient les voir pour qu'ils fassent vivre devant nous des personnages de la manière la plus vraie possible. Je ne sais pas comment qualifier cette relation scène-salle. On a souvent parlé, dans le passé, d'identification. Mais l'identification, aujourd'hui, au théâtre, c'est rare. On vient voir de bons acteurs être encore meilleurs qu'on pensait, on vient pour qu'ils nous émeuvent, à travers des personnages.

Pour arriver à ce résultat, Claude Maher a choisi la voie du réalisme. Le jeu est réaliste, le décor et les costumes le sont aussi. La toile de fond qui nous fait pas-